

**Cinna**  
**ou**  
**la Clémence d'Auguste**

1642, au théâtre du Marais

**Lettre dédicatoire**

Cette lettre est célèbre parce que Corneille y adresse des éloges énormes, voire indus, à un personnage nouveau riche, bourgeois-gentilhomme. Corneille n'y va pas avec le dos de la cuillère. Par exemple, il compare Auguste et son action en tant que juge (et donc sa clémence) à monsieur de Montauron et ses bontés envers les artistes. Il distingue sans aucun doute l'une de l'autre, mais il les associe autant que possible aussi. Le moins qu'on peut dire, c'est que le *dédicataire* est audacieux. Ensuite, Corneille se vante de ne pas être flatteur. « J'ai vécu si éloigné de la flatterie que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un ; et lorsque je donne des louanges (ce qui m'arrive assez rarement), c'est avec tant de retenue que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités, pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligeants que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance, ni de votre courage, qui l'a si dignement soutenue dans la profession des armes, à qui vous avez donné vos premières années ; ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles, ruinées par les désordres

de nos guerres ; ce sont des choses que vous voulez tenir cachées. » Sans doute, Corneille utilise le tour classique de la prétérition, mais il le fait pour un personnage dont il n'aurait presque rien à dire s'il ne le faisait pas. Ce qui est ou bien tout à fait comique (mais inconscient) ou bien ironique. Mais il ne fait que répéter pour un personnage peu noble ce qu'il fait pour les vrais nobles. L'objection qu'on aurait à ce dithyrambe tient-elle au statut du personnage ou à l'exagération particulière de Corneille ?

Je note que Corneille insiste sur le rôle des riches : ils se doivent de soutenir les arts. Cela est important parce qu'on est en une période assez instable sur le plan politique : Richelieu est mort, le roi Louis XIII est mort, on s'affronte au sujet de la régence ; les grands du monde politique proprement actifs sont pris par d'autres soucis.

### **Citation de Sénèque**

Rien à dire et pourtant...

Il faut signaler que l'essentiel de l'anecdote de la pièce est déjà dans ce texte. Cela est important pour quelqu'un qui voudrait discuter de l'allégeance intellectuelle finale de Corneille : est-il de la famille de la pensée ancienne avec Sénèque, ou fait-il comme Machiavel, qui lit les Anciens pour les récupérer ?

Il y a au moins une différence claire entre le texte de Sénèque et celui de Corneille : selon l'Ancien, la suggestion de Livie est tout de suite adoptée par Auguste ; selon Corneille, Auguste résiste, du moins sur scène, à la suggestion de Livie. Le texte de Sénèque est traduit par Montaigne dans son chapitre « Divers moyens de mêmes conseils ». Au moins dans le cas de la

comparaison entre Montaigne et Corneille, on sent que pour Corneille, Livie sait de quoi tout retourne. Elle sait ce qui doit être fait ; elle agit (elle parle) pour que cela soit fait ; quand on la repousse, elle ne se replie pas dans une passivité censément conforme à celle de son sexe. Et à la fin, son conseil est le bon, ou du moins c'est celui qu'on suit. À mettre dans le dossier : les femmes fortes des pièces de Corneille. Et peut-être aussi dans le dossier : Corneille, machiavélien habile.

### **Examen**

Corneille s'autorise à parler à partir de ceux qui ont aimé la pièce (et qui ont assuré ou complété son succès) au point où il refuse d'en faire la critique. Certes, il reconnaît qu'il y a un certain *élargissement* du lieu, mais tente d'en faire l'apologie. Au fond, l'unité du lieu est le palais d'Auguste, prétend-il. Il a même la finesse (ou l'impudence) de faire appel au principe de la vraisemblance pour justifier cet *élargissement*. Mais je crois qu'il y a là quelque chose de typique de l'attitude de Corneille : depuis longtemps déjà, il se plaît à rappeler qu'il y a le principe épistémologique et artistique du plaisir (l'air vise entre autres le plaisir et doit plaire pour influencer) et le fait logique que les principes qu'on invoque, souvent pour critiquer ces pièces, lesquelles connaissent le succès, ne sont pas compatibles entre eux.

Je prends la peine de signaler qu'en parlant de la vraisemblance, Corneille ne veut pas dire la vérité. « Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées ; rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu. » Car sur le plan de la vérité, sa pièce

est bien imparfaite. Et cela est on ne peut plus clair avec les personnages de Maxime et surtout peut-être d'Émilie, qui sont à peine visibles dans les récits autorisés des historiens de l'époque et qui sans aucun doute n'ont pas eu l'impact qu'ils ont dans la pièce. On pourrait le dire ainsi : il y a le thème historique de Cinna, et là en gros au moins le récit de Corneille est vrai. (Même s'il met dans une seule journée deux moments décisifs de la carrière d'Auguste qui sont séparés par des décennies.) Mais il y a aussi le thème amoureux dans la même pièce, et là, Corneille invente à peu près tout à partir de quelques noms qu'il a trouvés dans les livres.

Dans son commentaire de la pièce, Couton dit qu'« On ne concevait guère au XVII<sup>e</sup> siècle qu'une tragédie pût se passer d'amour. Il fallait donc introduire en cette affaire le trio : l'amante, l'amant qui aime et qui est aimé, l'amoureux qui aime, mais n'est pas aimé. Amour et jalousie viendront ajouter leurs jeux aux jeux de la politique et de l'ambition, les uns comme les autres cruels. » Je veux bien que le grand expert en soit pour ainsi dire déçu. Mais je crois sûr que pour Corneille, cela n'est pas seulement dû à un besoin de l'art de cette époque et donc en raison d'un défaut du public et donc d'une imperfection qui sera (peut-être) dépassée par la perfection racinienne. Car d'abord, dans des textes théoriques, Corneille assume tout à fait le rôle des intrigues amoureuses dans ses pièces politiques. De plus, il me semble que les deux niveaux de la pièce, et de toutes les tragédies de Corneille, montrent que la condition humaine (la lutte, l'égoïsme, le mensonge, la manipulation, la violence plus ou moins ouverte) est la même dans le monde politique et le monde amoureux, malgré les merveilleuses scènes des pastorales alors bien populaires. La distinction entre le monde politique dur et le monde amoureux doux est une illusion. En tout cas, Corneille propose des scènes dans des pièces écrites

avant et après *Cinna* qui rendent difficile l'opinion cul-  
cul la praline.

Corneille compare *Horace* et *Cinna*, et donne la palme à  
cette pièce-ci, du moins quant à la qualité des vers, qui  
y sont plus achevés. Je veux bien le croire, mais il me  
semble que *Horace* est plus fort sur le plan dramatique,  
à moins que je prenne de la violence pour de la force. En  
tout cas, *Cinna* est une pièce d'une plus grande  
simplicité que les deux précédentes.

Comme on le voit par les comparaisons faites avec des  
pièces écrites plus tard, Corneille écrit, et théorise, et  
emploie les notions de pièces *simples* ou *implexes*,  
plusieurs années après la représentation de *Cinna*.

### **Mon résumé**

Acte I – Émilie désire la mort d'Auguste, qui a fait tuer  
son père pour devenir empereur, tout en aimant Cinna  
pour qui elle craint du fait qu'il a promis d'assassiner  
l'empereur. / Par trois, Fulvie tente de calmer le désir de  
vengeance d'Émilie, qui refuse. / En racontant comment  
il a stimulé l'ardeur des conjurés, Cinna assure Émilie  
que le complot contre Auguste va bon train sous sa  
conduite ; on a décidé d'assassiner l'empereur dès le  
lendemain. Émilie l'y encourage. / Émilie et Cinna  
s'inquiètent qu'Auguste réclame Cinna auprès de lui ;  
mais ils se rassèrent l'un l'autre.

Acte II – Auguste se plaint du poids du pouvoir si  
durement gagné ; Cinna argumente en faveur de la  
monarchie, alors que Maxime fait l'éloge de l'abandon du  
pouvoir royal et du rétablissement de la république.  
Auguste accepte la position de Cinna et lui promet une

récompense, soit le mariage avec Émilie. / Maxime reproche à Cinna d'avoir soutenu la monarchie ; Cinna explique qu'il veut ainsi assurer qu'Auguste sera puni pour ses crimes passés.

Acte III – Euphorbe encourage Maxime à trahir Cinna pour gagner Émilie. / Devant Maxime, Cinna fait entendre son hésitation à assassiner Auguste, qui est un souverain généreux. / Cinna projette de faire changer le cœur d'Émilie et ainsi de ne pas avoir à trahir Auguste. / Émilie impose à Cinna d'assassiner Auguste ; il accepte, mais annonce qu'il se suicidera ensuite. / Émilie regrette son intransigeance, mais sans renoncer à l'assassinat d'Auguste.

Acte IV – Euphorbe révèle à Auguste le complot contre sa vie : Maxime se serait suicidé après le lui avoir fait connaître. / Bouleversé, Auguste médite sur ses crimes, sur le mensonge de Cinna, sur son suicide ; il ne peut se décider ni à régner ni à abandonner le pouvoir. / Livie lui conseille d'user de clémence, ce que l'empereur ne veut pas entendre : il veut ou bien quitter le pouvoir pour vivre en citoyen privé ou quitter le pouvoir en se suicidant. À la fin il semble avoir choisi de nouveau de punir. Livie n'abandonne pas : elle tient à lui faire changer d'avis. / Fulvie apprend à Émilie que Cinna doit rencontrer Auguste ; désespérée, Émilie veut se suicider. / Maxime s'offre à Émilie pour s'échapper avec elle hors de Rome et continuer l'œuvre de Cinna ; Émilie refuse et soupçonne Maxime de trahison ; elle part s'attaquer seule à Auguste. / Maxime maudit Euphorbe qui lui a conseillé d'être malhonnête.

Acte V – Auguste énumère devant Cinna les biens qu'il lui a procurés et lui apprend qu'il sait qu'il dirige un complot. Cinna donne ses raisons de vouloir assassiner l'empereur. / Livie introduit Émilie qui avoue qu'elle fait

partie du complot et accepte d'être châtiée. / Maxime arrive à son tour et avoue que, contrairement à ce qu'a dit Euphorbe, il n'a pas révélé le complot par amour d'Auguste. Auguste pardonne à tous. Livie, inspirée, prophétise la stabilité politique.

### **Quelques remarques**

Comme il m'arrive souvent, je pars du titre. La pièce est certes au sujet de Cinna, mais il me semble que le sous-titre est plus significatif puisqu'il nomme Auguste et l'enjeu de la pièce, soit la tactique à prendre pour assurer le pouvoir politique. En tout cas, l'un et l'autre pointent vers deux personnages bien différents. À mon sens, Cinna est moins agissant qu'il n'est *agi*: son action, qui au fond est une inaction, soit un acte qu'il voudrait abandonner et qu'il abandonne en fin de compte, alors que l'action d'Auguste est bien plus substantielle. On pourrait admettre que le sous-titre devrait être «la vengeance de Cinna ou la clémence d'Auguste». Car l'une ne va pas sans l'autre.

Mais la pièce indique en un sens le contraire de ce que dit le titre : ce ne sont pas les hommes qui agissent, mais les femmes ; car Émilie agit à travers Cinna, qui ne veut pas vraiment agir, et Livie est une conseillère bien insistante et tout à fait originale. Alors que les autres personnages veulent la victoire ou la mort, voire le suicide, Livie est la seule qui refuse d'entendre parler de suicide et de démission politique et qui cherche un moyen nouveau pour assurer le pouvoir d'Auguste, et celui de Livie. Et je suggérerais qu'à la fin de la pièce, c'est elle qui trouve le moyen des moyens, soit l'utilisation de la religion, non pas pour préparer la guerre, mais une référence aux dieux pour mettre un

terme à la violence et installer la paix. En un sens, elle me fait penser au personnage de Numa, le deuxième roi de Rome, selon les *Vies* de Plutarque.

Cette pièce était la pièce préférée de Napoléon. On peut comprendre pourquoi. Il avait en gros le même problème politique à régler : il faisait face à la fois aux royalistes et aux révolutionnaires qui voulaient sa peau au nom d'un idéal politique. Il a trouvé en gros la même solution : il pardonnait à toute personne qui voulait bien aimer la France plutôt que le régime qui y fonctionnait ; de plus, il a réinstallé la religion chrétienne et catholique et même papale en France. En somme, selon *Cinna* et sans doute Napoléon, le problème politique se résout en partie par la violence, mais beaucoup par la douceur et par un appel aux dieux. Car je le répète, il faut noter qu'à la fin, Livie utilise la religion ou du moins ce qu'elle appelle une inspiration divine (elle devient presque une prophétesse) pour mettre un sceau final sur la légitimité du régime et pour employer un moyen pour ainsi dire inattendu. Or Napoléon a rétabli en France la religion catholique abolie par les premiers révolutionnaires, mais encore désirée par l'ensemble des citoyens : il est impossible de penser que sa raison était autre que politique, ou pour ainsi dire apostolique.

Par ailleurs, comme pour *Horace* (joué en 1640 et publié en 1641), Couton aurait pu indiquer que la vie politique française et donc l'expérience des spectateurs aristocratiques et bourgeois de la pièce (et au fond, c'est là le vrai public du spectacle et même de la pièce publiée) disposaient le public français à comprendre les thèmes de *Cinna* (joué en 1641 et publié en 1643). Si Richelieu et Louis XIII étaient pris par les grands qui étaient désobéissants ou trop entreprenants, la répression violente montrait ses limites et des tactiques politiques *hétérodoxes* comme la clémence avait une place parmi



les moyens des hommes du pouvoir. Et on peut assurer qu'avec la mort de Richelieu (décembre 1642) et de Louis XIII (mai 1643), avec les troubles de la Régence durant la minorité de Louis XIII et avec les actions et décisions de la reine mère et de Mazarin, l'actualité politique ne dérougissait pas, et les thèmes des dernières pièces de Corneille répondaient à cette actualité. Il ne s'agit pas de suggérer que le dramaturge envoyait des messages, ou voulait influencer les hommes et les femmes au pouvoir, mais il s'agit d'indiquer qu'en représentant les trois Horace, têtes brulées, et les Cinna / Émilie / Maxime / Euphorbe, complices et comploteurs, Corneille était sûr de compter sur un public pour ainsi dire averti, et qui voyait les événements à la lumière de ses récits, et ses récits à la lumière des événements.

Il est beaucoup question de suicide dans cette pièce : c'est sans doute excessif, pourrait-on dire, et même ridicule. On dirait qu'on veut mourir presque autant que d'agir. Mais il faut savoir que le suicide était plus acceptable chez les Romains, et ce, d'autant plus que la secte des stoïciens était populaire et le proposait comme porte de sortie. De plus, la référence au suicide fait sentir l'importance de certains biens et la force des personnages : Cinna ne veut pas vivre s'il ne peut pas être juste envers Auguste qui est généreux ; Auguste ne veut pas vivre si le pouvoir exige la surveillance constante ; Émilie ne peut pas vivre sans l'amour de Cinna (ce qui suggère qu'elle n'est pas aussi politique ou même vengeresse qu'elle le dit). Mais une fois qu'on a reconnu cette vraisemblance, disons, historique, et ce tour du poète / dramaturge, on est bien obligé de reconnaître qu'il y a là une audace éthique ou morale ou religieuse. Le nom de cette audace est la malséance, soit le contraire du principe de bienséance. Si on ne doit pas montrer les effets du désir sexuel sur scène ni la violence pour ainsi dire nue, on ne devrait pas proposer des héros

qui parlent sans cesse d'un des péchés les plus scandaleux pour un chrétien.

Le raisonnement de Fulvie (I 2) – tu ne devrais pas poursuivre la mort d'Auguste parce qu'il te fait du bien – ne résiste pas devant l'ardeur d'Émilie. Il n'en reste pas moins que le but d'Émilie n'est pas clair : veut-elle la liberté, la vengeance, ou la réputation d'être une fille pieuse, ou veut-elle une sorte de preuve de l'amour de Cinna ? Voire, veut-elle résister au pouvoir séducteur des largesses d'Octave devenu Auguste et même son père adoptif ? (Et si on peut douter de l'intention profonde de cette femme passionaria avant le temps, il faut aussi se questionner sur l'intention véritable de Cinna.) On notera qu'elle cède tout de suite lorsqu'elle voit Cinna céder et qu'avant cela, quand elle avait envoyé Cinna à la mort (ou plutôt au suicide), elle avait regretté son geste au point de chercher à l'arrêter. Il y a aussi le fait que la première scène présente la tension entre l'amour pour Cinna et la haine d'Auguste. Cette tension est présentée une seconde fois, plus vivement par les questions et les objections de Fulvie. Il faudrait savoir pourquoi Corneille tient à ce qu'Émilie exprime deux fois son tiraillement. Il est possible que cela tienne aux mensonges nombreux dont la pièce est marquée. Pourquoi parmi les mensonges, n'y aurait-il pas bien des mensonges à soi ? Car le mensonge ne fonctionne que si ceux qui les reçoivent et même certains de ceux qui les créent se mentent à eux-mêmes ?

Cinna ment, Émilie ment, Maxime aussi, sans parler de Livie. Euphorbe, personnage tout à fait inventé et donc menteur pur, exprime la logique du mensonge (III 1) : il est le Ligurio de la pièce. (Suis-je fou d'entendre le mot *fourbe* caché dans son prénom ?) Mais le roué d'office, ou d'emploi, rencontre plus habile que lui, à savoir Livie. La pensée de Livie est la suivante : si on réussit à prendre

le pouvoir, les coups bas qu'on a faits deviennent des actes de vertu ; elle croit que la manipulation politique inclut la manipulation des cœurs d'abord ; elle est prête à utiliser la religion pour couvrir les ruses qu'elle imagine. Elle est *la* machiavélienne, ou du moins elle est plus vertueuse qu'Euphorbe, qui est un menteur à petite échelle, et surtout un menteur dont on peut prouver qu'il a menti. Je pourrais dire que Livie est celle qui pense selon l'analyse machiavélienne : le lion est nécessaire pour acquérir le pouvoir, le territoire et les biens qui viennent avec, mais le renard est nécessaire pour conserver ce qui a été acquis, alors que la force ne le peut pas ; la force joue surtout au début et à court terme, la ruse joue après et à long terme.

Les arguments pour et contre la monarchie, pour et contre la république sont-ils plus que des morceaux de bravoure ? En tout cas, le contexte dramatique leur donne un son creux. Sans parler du fait que l'opposition entre Maxime et Cinna peut être liée à l'amour de Cinna pour Émilie (voire à l'amour caché de Maxime pour la même) : il veut tuer Auguste pour obtenir Émilie bien plus qu'il ne veut sauver Rome ou rétablir la république. On serait tenté de croire qu'Auguste n'est pas dupe de ce jeu et que lui-même jouait : la discussion est jouée de sa part, tout autant que de la part de ses deux conseillers. À la fin, Auguste prétend que c'est l'amour du peuple, ou la pitié pour les Romains qui s'entredéchiraient sous la république, c'est l'amour du peuple donc qui est son motif fondamental. Je trouve cela bien peu convaincant. Et le fait qu'il récompense ses deux conseillers, mais un peu plus Cinna que Maxime, cela me semble tout aussi *digne de soupçons*.

C'est une possibilité. Mais la suite de la pièce indique qu'il est moins rusé, plus humain que ne l'est Livie : il refuse son conseil jusqu'à ce qu'il y soit acculé ; il est

prêt à punir encore et toujours pour garder le pouvoir ; il n'utilise pas la religion pour asseoir son pouvoir. Mais tout cela est-il vrai ? Encore une fois, même à travers le personnage d'Auguste, la pièce met le spectateur devant la dureté de la vie politique faite de violence sans doute, mais aussi, mais surtout de mensonge et de duplicité. Or ici aussi, Corneille montre à quel point il peut être audacieux et fait la preuve que l'artiste en lui est prêt à toutes les surprises, à tous les discours inattendus, au plaisir de faire ce qu'on ne s'attend pas : dans la première scène, célèbre, et célèbre avec raison, de l'acte II, il montre une argumentation assez équilibrée entre les deux régimes fondamentaux. Il y a là au moins autant d'audace que dans le célèbre *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie. Je me demande même si on ne pourrait pas entendre des échos intertextuels dans les deux tirades.

Dans la première scène de l'acte un, Émilie commence en revenant sur sa situation : elle veut la mort d'Auguste parce qu'il est l'assassin de son père ; mais elle aime tant Cinna qu'elle ne veut pas l'utiliser pour se venger. Elle signale surtout les dangers qui appartiennent à un complot et à l'assassinat d'un prince. Pourtant, se dit-elle, et conclut-elle, pour venger son père, elle devrait être implacable et il faudrait que son amour cède à son devoir. « Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses, / De jeter dans mon cœur vos indignes foiblesses ; / Et toi qui les produis par tes soins superflus, / Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus : / Lui céder, c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte : / Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte ; / Plus tu lui donneras, plus il te va donner, / Et ne triomphera que pour te couronner. » On a là une scène typique des pièces de Corneille : on a droit à un monologue (mais cette fois, il n'est pas sous la forme de stances, qui libèrent le poète de la contrainte des

alexandrins [pour le soumettre à d'autres contraintes poétiques]), où un personnage livre ses émotions et ses projets, les tensions de son existence, alors qu'avec les autres, il tient ces choses plus cachées. Pour le dire autrement, au contraire de Sabine de *Horace*, qui dit toujours et à tous ce qu'elle pense et ressent, Émilie est moins authentique, plus rusée ou moins clairvoyante.

Je note tout de suite que son désir de vengeance est bien peu politique : elle veut venger la mort de son père ; bien mieux, elle n'utilise pas, ou ne suppose pas chez Cinna, une grande passion politique, puisqu'elle lui offre l'amour d'elle-même comme récompense de son action. Il me semble que c'est là une des clés de la lecture de la pièce : on peut prétendre qu'il n'y a qu'Auguste et Livie qui soient campés dans le monde de la politique ; les trois autres (soit les conjurés censément républicains) sont des êtres privés qui *jouent* à être des bêtes politiques. Aussi ils se font *bouffer* ou circonvenir par les deux autres. Enfin, c'est une interprétation possible de la pièce.

Dans la suivante, Émilie dit à Fulvie qu'elle a mis la tête d'Auguste en jeu comme prix de sa main. Fulvie lui signale que sa colère et sa soif de vengeance, toutes justifiées qu'elles soient, devraient diminuer du fait des faveurs (richesse et influence) dont elle profite de la part d'Auguste. Émilie répond que ces faveurs, données et reçues, ne changent rien : au contraire, elles augmentent sa rancune et elle s'en sert pour mieux soutenir le complot. Fulvie lui suggère de laisser faire le désir de vengeance aux enfants de tant d'autres victimes d'Auguste, lesquels n'ont pas été aussi bien traités. Émilie répond qu'elle veut que l'acte de tyrannicide soit accompli par elle en raison de son besoin de vengeance : elle serait triste de voir le tyran mourir par une autre main. Fulvie lui rappelle qu'en faisant ainsi elle met en

danger la vie de Cinna, qu'elle aime. Émilie le reconnaît, mais elle suppose chez lui le même courage qu'elle : mieux vaut mourir que de vivre sous un tyran. Elle ajoute qu'au fond il est trop tard de changer d'idée : les choses s'organisent.

On voit qu'Émilie cache en bonne partie son dilemme interne, du moins au début de la scène. Il semble bien qu'Émilie qui se parle à elle-même est moins sûre d'elle-même que quand elle parle à Fulvie. Est-elle sincère en ce sens qu'elle devient autre quand elle est devant quelqu'un autre ? Fulvie propose trois raisons de ne pas se consacrer à la mort d'Auguste : les bienfaits reçus de son de celui qu'elle veut voir mourir, et la possibilité de laisser à d'autres la tâche qui la hante et le danger qu'elle fait subir à celui qu'il aime. En somme, Fulvie pourrait être une figure de la voix de la raison, qui examine le projet d'Émilie et qui tente d'en évaluer la justesse ou le prix.

Par ailleurs, la conversation entre les deux femmes confirme que la dimension privée de sa volonté, et donc de son action politique, est l'essentiel de son motif : elle veut venger son père d'abord et avant tout. Si on le remarque bien, elle ne parle des motifs bel et bien politiques qu'à partir du vers 105 ; même là, elle signale qu'elle joint la vengeance politique à sa vengeance privée. Pour le dire autrement, elle pense toujours à son père, même quand elle mentionne la patrie. Aussi, sa dernière remarque ajoute à l'impression qu'elle n'est pas vraiment un agent politique. Pour le dire autrement, il y a une sorte de faiblesse ou de duplicité ou de division du point de vue politique dans le patriotisme d'Émilie. Or cette duplicité existe aussi chez Cinna et chez Maxime ; et elle introduit à ce qu'on pourrait appeler la duplicité d'Auguste qui semble lui aussi diviser intérieurement et capable de se mentir ou de mentir aux autres et la

duplicité de Livie, qui est d'une tout autre teneur. Pour le dire autrement encore, Émilie crâne devant Fulvie ; elle se fait romaine et inhumaine, alors qu'elle est plutôt humaine, comme Camille l'est dans Horace. Mais son humanité se manifeste par le désir de venger son père plutôt que par le désir de vivre heureuse avec son amant. Et son humanité, comme chez Camille, devient inhumaine parce qu'elle est intransigeante. Mais Émilie ne réussit pas à être aussi dure que Camille, et cela se manifeste, à la fin, par son aveu au sujet de Cinna. Cette faiblesse, ou cette duplicité, je le répète, annonce celle de Cinna. J'ajoute enfin qu'en un sens si Émilie manipule Cinna, elle est elle-même manipulée par l'ombre de son père, comme Chimène l'est dans *Le Cid*.

Dans la suivante, Émilie demande à Cinna s'il croit que le complot est sûr. Il raconte ce qui s'est passé lors de la dernière rencontre préparatoire et, en un sens, il devient son propre metteur en scène et joue son rôle en se citant. « Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur, / Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur, / Et dans un même instant, par un effet contraire, / Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère. / " Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux / Qui doit conclure enfin nos desseins généreux : / Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome, / Et son salut dépend de la perte d'un homme, / Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain, / À ce tigre altéré de tout le sang romain. / Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues ! / Combien de fois changé de partis et de ligue, / Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi, / Et jamais insolent ni cruel à demi ! " » En somme, il répond que oui : jamais a-t-on été si sûr et solide pour un projet semblable, prétend-il. Il rappelle ce qu'il a dit aux conspirateurs : il a décrit les années des guerres civiles où Auguste et les autres grands déchiraient Rome pour en prendre le contrôle. Il leur a expliqué qu'en assassinant celui qui

reste après la mort des deux autres tyrans, ils rendront la liberté à Rome ; il s'agit de le faire le lendemain. Il explique comment on fera. Il reconnaît qu'il n'est pas sûr de la façon dont on interprétera la mise à mort qui lui semble assurée. À la fin, il reconnaît qu'il fait tout cela par amour pour Émilie. Cette dernière lui rappelle qu'il devrait être reconnu comme un héros, quel que soit le résultat, et qu'elle l'aime à cause de sa décision.

Il est remarquable que les raisons politiques de l'action de Cinna appartiennent à son discours fait aux comploteurs ; il n'en parle plus quand il parle à Émilie, que ce soit avant de répéter son discours aux conjurés ou après ledit discours redit. De plus, il lui dit en toutes lettres que tout ce qu'il fait, il le fait pour elle. La conséquence en est que le discours politique est comme vidé de son sérieux ; ce sont des mots qui agissent, mais ce ne sont que des mots amoureux sans fond politique authentique. Son discours est ainsi vidé de son sérieux, et cela veut dire que Cinna est un peu un clown... Cela le laisse vulnérable aux manœuvres d'un véritable homme politique qui serait prêt à tout employer et à ne jamais lâcher le morceau. En somme, si Auguste est un homme politique qui doute et qui voudrait retrouver la vie privée, il l'est autrement et moins que ne l'est Cinna, qui est un homme privé qui s'implique sur la plan politique avec une arrière-pensée.

Pour lui répondre, Émilie promet à Cinna qu'il sera grand, peu importe le résultat, car même s'il connaît l'échec, il sera comme Brutus que tous louent alors qu'ils condamnent tous César. On peut se laisser emporter par le discours de la jeune femme, mais il est patent qu'elle exagère : tous ne maudissent pas César et si Brutus peut connaître des éloges, la république n'a pas été rétablie après sa mort, parce que le parti césarien a régné jusqu'à ce qu'Auguste se soit imposé comme seul vainqueur et



seul héritier. Je note qu'Émilie passe soudain du vouvoiement au tutoiement (vers 261). Pourquoi ? Sans doute, parce qu'elle s'attendrit. Et à la fin de sa tirade, elle parle d'amour et de survie, et non de victoire et de meurtre. Encore une fois, il y a là quelque chose de problématique. Aussi la peur qui l'étreint dans la scène suivante est annoncée, voire préparée, par ce qu'elle dit à la fin de la scène. Et ainsi sa duplicité (elle feint d'être inspirée par la passion républicaine et non par la seule passion de la vengeance) est doublée d'une faiblesse intérieure : le moyen de sa vengeance est mis en danger par elle, et la vengeresse en soi le regrette comme à l'avance.

Dans la dernière scène de l'acte un, Évandre (je note que les serviteurs des maîtres romains (Polyclète et Euphorbe doivent être ajoutés) ont des noms grecs) fait demander Cinna et Maxime pour qu'ils se rendent auprès d'Auguste. Émilie est tout de suite sûre que le complot est découvert. Inquiet lui aussi, Cinna prétend qu'il est au moins possible qu'Auguste ne sache rien. Elle lui demande d'échapper à cette mort en n'allant pas auprès de l'empereur ; elle se sent responsable de ce qui arrivera sans aucun doute. Cinna refuse de céder à la terreur qui habite Émilie. Il part retrouver Auguste bien décidé à continuer la conjuration. « (Émilie) Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne : / Ta mort emportera mon âme vers la tienne ; / Et mon cœur aussitôt, percé des mêmes coups... / (Cinna) Ah ! souffrez que tout mort je vive encore en vous ; / Et du moins en mourant permettez que j'espère / Que vous saurez venger l'amant avec le père. / Rien n'est pour vous à craindre : aucun de nos amis / Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis ; / Et, leur parlant tantôt des misères romaines, / Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines, De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts, / D'un si parfait amour ne trahît

les secrets : / Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.» À la fin de la scène, après un moment de panique (signalé par Cinna), Émilie reprend le contrôle d'elle-même : elle espère toujours que Cinna puisse assassiner Auguste, mais elle promet de se suicider si son amoureux est mis à mort. Cinna lui demande de vivre malgré tout pour le venger avec son père à elle. (Et donc il lui suggère une action politique, mais qui a un fond de piété filiale, mais aussi maintenant de passion amoureuse.) Elle se prépare à visiter Livie, mais promet encore une fois de se suicider s'il est mis à mort. Je note qu'encore une fois, Cinna donne la vraie raison de son action politique (son amour pour Émilie qui exige qu'il soit tyrannicide), et je crois voir surtout peut-être qu'il dit que personne d'autre qu'Émilie et lui (et leurs confidents) n'en sait rien. Cela est important : la réaction forte de Maxime s'explique par le fait qu'il vit là une sorte de double trahison, la première de la part de son ami qui lui a caché sa raison la plus profonde, voire la seule, et la seconde du fait que la femme qu'il aime en aime un autre. Ce qui est bien malaisant pour un conjuré qui doit compter sur la fidélité de ses compagnons. Mais encore une fois, à travers cette *duplicité* de Cinna, on saisit la faiblesse du fond politique de l'action des tyrannicides.

Si on tient compte de la toute fin de l'acte, il semble bien que Cinna soit plus sûr et plus solide qu'Émilie sur le plan politique, quoique les deux soient inférieurs à Livie et Auguste sur ce plan. Ces deux-là sont plus prêts à faire les sacrifices (personnels et moraux) pour régner, mais, dans ce second couple, Livie est plus solide qu'Auguste, qui semble usé par le pouvoir. Pour le dire autrement, Cinna semble un peu plus politique que ne l'est celle qui le fait agir : elle cherche une vengeance familiale ; il cherche un rétablissement de la république sans aucun doute au moins un peu, et plus qu'elle. Surtout, il ne se décourage pas tout de suite quand il

apprend qu'Auguste l'appelle. Mais, et je tiens à le dire et le redire, il y a chez les deux un fond non politique qui est à la base de leur engagement politique.

Dans la première scène de l'acte deux, Auguste demande à Cinna et à Maxime de le conseiller : il dit ne plus vouloir être empereur depuis qu'il en a découvert la vanité et le danger ; il est prêt, comme autrefois, à rétablir la république, mais il acceptera aussi de rester l'empereur. Pour décider sur cette question qui est pour lui indécidable, il demande à ses deux conseillers amis de débattre et de l'éclairer. Je reconnais qu'avec tous les mensonges et les menteurs, les manipulateurs et les profiteurs que je vois dans cette pièce, avant et après cette scène, je me demande s'il est possible que Cinna soit un renard qui veut tester ses conseillers, qu'il appelle ses amis, et qui lui répondent à coups de « Seigneur » (13 fois en tout : 7 fois par Cinna et 6 fois par Maxime). La suite de la pièce m'oblige à penser qu'il est sincère ici. Mais l'idée me vient malgré moi, entre autres par ce qui se passe dans cette scène (les arguments, la conclusion soudaine que tire Cinna, et les récompenses que l'empereur offre à ses deux amis).

Cinna multiplie les remarques qui justifient la prise de pouvoir d'Auguste et même son règne continué. Il argumente d'abord à partir du droit du plus fort. Puis ajoute que la liberté populaire qui vient avec la république est un mal plutôt qu'un bien. À l'opposé, Maxime prétend qu'Auguste devrait quitter le pouvoir et rétablir la république. Il est clair que les deux argumentent en tenant compte de ce que l'autre a dit. « Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver / L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver, / Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête, / Il a fait de l'État une juste conquête ; / Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter / Le fardeau que sa main est lasse de porter, /

Qu'il accuse par là César de tyrannie, / Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie. » En tout cas, s'il est clair que Cinna ment et si Maxime a bien raison de l'accuser de changer de discours et de dire les choses qui plaisent au tyran, Maxime ne peut pas prétendre avoir été tout à fait honnête.

À un moment donné, les deux passent à l'opinion commune romaine qui fait de la monarchie un régime injuste et à la volonté des dieux. Encore une fois, on voit bien que les deux sont à l'écoute l'un de l'autre. D'ailleurs, l'argument pour ou contre la monarchie à partir de cette opinion commune est le seul où Auguste réagit. Mais à la fin, il tombe d'accord avec Cinna : sa raison, non pas l'amour du pouvoir, mais l'amour de Rome, qui souffrirait trop (en raison de la rivalité des grands et de l'instabilité politique qui s'ensuivrait. « N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte. / Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte ; / Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver, / Je consens à me perdre afin de la sauver. / Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire : / Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ; / Mais je le retiendrai pour vous en faire part. / Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard, / Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne, / Regarde seulement l'État et ma personne. / Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits, / Et vous allez tous deux en recevoir le prix. / Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile : / Allez donner mes lois à ce terroir fertile ; / Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez, / Et que je répondrai de ce que vous ferez. / Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie : / Vous savez qu'elle tient la place de Julie, / Et que si nos malheurs et la nécessité / M'ont fait traiter son père avec sévérité, / Mon épargne depuis en sa faveur ouverte / Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte. / Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner : / Vous n'êtes point pour

elle un homme à dédaigner ; / De l'offre de vos vœux elle sera ravie. / Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie. » À la fin, Auguste tombe d'accord donc avec Cinna et accepte de reprendre sa tâche, ingrate, prétend-il ; mais pour récompenser les deux conseillers qui pensent en fonction du bien de l'État, et aussi du sien, il décide d'inclure l'un et l'autre dans son gouvernement. Il offre en particulier Émilie à Cinna (et au fond il l'adopte, suggère-t-il, en tant qu'époux de sa fille adoptive), alors qu'il offre une position politique à Maxime. Il ne peut échapper aux deux, voire aux trois, qu'en offrant sa fille adoptive, Auguste offre aussi une position politique à Cinna. On serait tenté (en tout cas, je le serais) de voir dans les dernières remarques d'Auguste une réponse à la suggestion de Cinna qu'il se choisisse un successeur : il éloigne Maxime, mais il garde près de lui Cinna et lui donne sa fille adoptive Émilie. Ce qui est conforme aux arguments des deux hommes : Auguste ne peut pas adopter Maxime, à moins de vouloir le rétablissement de la république après sa mort ; en adoptant Cinna, il choisit l'empire même par-delà sa propre mort.

J'aime bien qu'Auguste prétende (et c'est sans doute en partie vrai) que c'est la pitié qui le fait agir, et pas la passion de l'ambition pour lui, ni même pour Rome, et certes pas la prétention qu'il a droit au pouvoir. En somme, je suis intéressé par les motifs d'Auguste, et je me demande s'il est tout à fait honnête. Je répète, je ne sais trop pourquoi, qu'il me semble être aussi faux que Cinna dans ses discours politiques adressés aux conjurés : je me demande si Auguste est sérieux quand il dit être fatigué de régner : sa façon de tomber d'accord tout de suite avec Cinna me semble trop facile, ou trop prompt, et mérité le soupçon. Et ce, d'autant plus qu'il annonce à la fin qu'il va apporter les bonnes nouvelles à Livie, cette machiavélienne aguerrie. En revanche, ce qu'il dit à Livie à l'acte quatre suppose quelqu'un qui est

bel et bien fatigué de régner. Il faut noter enfin qu'il est ouvert aux deux solutions, comme il le dit, et qu'il choisit tout de suite de suivre la suggestion de Cinna. On dirait une pesée qui cherchait un poids minime pour pencher d'un côté.

Dans son discours initial, Cinna dit qu'il parlera sans complaisance, soit sans mentir et sans dire le contraire de ce qu'il pense ; et tout de suite après, il dit point par point le contraire de ce qu'il pense et de ce qu'il a dit aux conjurés. La surprise est grande pour le spectateur (et le lecteur ainsi que Maxime) et elle est préparée ou amplifiée par cette tournure, ce lieu commun, qui est détourné de son sens ordinaire. De toute façon, ce que dit Cinna est perçu tout de suite comme tout à fait faux, alors que son discours à Émilie l'est moins et le paraît moins. J'ajoute que s'il ment par ruse, pourquoi Auguste n'en ferait pas autant en posant sa question et en annonçant qu'il a été persuadé par Cinna ? Pour le dire autrement, devant un homme aussi politique qu'Auguste et un autre homme aussi peu politique que Cinna, si le second ment, ne faut-il pas imaginer que le premier le fait aussi, et surtout mieux ?

Je note qu'à la fin de chacune des deux premières plaidoiries, Cinna prétend qu'il n'y a pas de complot qui se prépare, alors que Maxime laisse entendre la vérité. De plus, l'ajout de Cinna déplace la question et en propose une plus générale : il prétend que la monarchie à son meilleur est supérieure à la république. Il finit même avec une affirmation plus forte : le pire régime est celui où le peuple a le plus de pouvoir.

Il faut sans doute détailler les articulations qui s'ajoutent aux arguments initiaux, après qu'Auguste intervient. Car quand Auguste souligne le pouvoir de l'opinion romaine contre les rois, Maxime donne raison

à Auguste, et encore une fois Cinna lui répond : le premier parle de la différence entre les lieux et donc entre les peuples, le second répond en signalant de la différence des temps et donc celle des peuples qui changent ; puis, les deux font appel à l'action des dieux pour compléter leur argument. Cinna finit en ajoutant que le temps (lequel a produit le pouvoir de Rome) rend dangereux, voire impraticable, le régime populaire mené par des aristocrates en compétition, soit le régime de Rome devenue un empire ; il supplie même Auguste non seulement de régner en empereur, mais d'assurer la pérennité du nouveau régime. Tout cela montre qu'il y a dans cette pièce de Corneille un véritable débat politique, mais qui est en même temps faux étant donné ce que pense l'un des deux conseillers au moins ; son théâtre n'est pas seulement *racinien*, même quand les protagonistes (Cinna (dont la pièce porte le nom), Émilie et Maxime) ressemblent le plus à ceux d'une pièce de Racine.

Il faut donc noter que dans cette pièce aussi la question théologique, ou théologico-politique, fait surface. Et elle le fait dès le deuxième acte : on est dans un monde humain, mais ce monde est interprété (sincèrement ?) en partie comme le jouet des dieux.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Maxime blâme Cinna d'avoir conseillé à l'empereur de rester au pouvoir. Cinna s'explique (il veut plus que le rétablissement de la république ; il veut la punition de ce qu'il appelle cette fois la tyrannie), et surtout il lui dit qu'il expliquera ailleurs qu'Émilie l'aime et qu'il agit par amour pour elle. « (Maxime) Donc pour vous Émilie est un objet de haine ? / (Cinna) La recevoir de lui me serait une gêne. / Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts, / Je saurai le braver jusque dans les enfers. / Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée, / Je veux joindre à sa main

ma main ensanglantée, / L'épouser sur sa cendre, et  
qu'après notre effort / Les présents du tyran soient le  
prix de sa mort. / (Maxime) Mais l'apparence, ami, que  
vous puissiez lui plaire, / Teint du sang de celui qu'elle  
aime comme un père ? / Car vous n'êtes pas homme à la  
violenter. / (Cinna) Ami, dans ce palais on peut nous  
écouter, / Et nous parlons peut-être avec trop  
d'imprudance / Dans un lieu si mal propre à notre  
confiance : / Sortons ; qu'en sûreté j'examine avec vous,  
/ Pour en venir à bout, les moyens les plus doux.»  
Encore une fois, on a l'impression qu'il y a une sorte de  
duplicité existentielle chez Cinna : il n'est pas tout à fait  
comme il paraît en public. Or, en se confiant ainsi à  
Maxime, il l'invite presque à le trahir. Pour le dire  
autrement, entre conjurés, que valent les promesses et  
les assurances qu'on veut ce qu'on dit et qu'on dit ce  
qu'on pense. Mais je sens aussi qu'en parlant le premier  
d'Émilie, Maxime montre qu'il y a chez lui aussi une  
*duplicité*, différente de celle de Cinna. Il me semble  
important de noter que c'est Maxime qui en vient à poser  
la question de la volonté, ou l'amour, d'Émilie. Il faut  
croire que l'offre qu'Auguste a faite de la main de sa fille  
adoptive, cela lui est resté sur le cœur.

Dans la première scène de l'acte trois, Maxime explique  
à Euphorbe ce qu'est arrivé et comment Cinna et Émilie  
sont amoureux et pour ainsi dire l'âme du complot. « Lui-  
même il m'a tout dit : leur flamme est mutuelle ; / Il  
adore Émilie, il est adoré d'elle ; / Mais sans venger son  
père il n'y peut aspirer ; / Et c'est pour l'acquérir qu'il  
nous fait conspirer. / (Euphorbe) Je ne m'étonne plus de  
cette violence / Dont il contraint Auguste à garder sa  
puissance : / La ligue se romprait s'il s'en était démis, /  
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis. / (Maxime)  
Ils servent à l'envi la passion d'un homme / Qui n'agit  
que pour soi, feignant d'agir pour Rome ; / Et moi, par  
un malheur qui n'eut jamais d'égal, / Je pense servir



Rome, et je sers mon rival. / (Euphorbe) Vous êtes son rival ? (Maxime) Oui, j'aime sa maîtresse, / Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse ; / Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater, / Par quelque grand exploit la voulait mériter. » Il lui apprend en même temps qu'il est amoureux d'Émilie. Euphorbe lui alors suggère de se gagner la reconnaissance d'Auguste en trahissant Cinna et en dénonçant le complot. Maxime annonce qu'il y réfléchira.

Maxime explique donc à Euphorbe ce qu'il vient d'apprendre, soit comment Cinna met le complot politique au service de sa conquête amoureuse d'Émilie. Il avoue tout de suite qu'il est en un sens dans la même position. « (Euphorbe) L'issue en est aisée : agissez pour vous-même ; / D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ; / Gagnez une maîtresse, accusant un rival. / Auguste, à qui par là vous sauverez la vie, / Ne vous pourra jamais refuser Émilie. / (Maxime) Quoi ? trahir mon ami ! (Euphorbe) L'amour rend tout permis ; / Un véritable amant ne connoît point d'amis, / Et même avec justice on peut trahir un traître / Qui pour une maîtresse ose trahir son maître : / Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits. / (Maxime) C'est un exemple à fuir que celui des forfaits. / (Euphorbe) Contre un si noir dessein tout devient légitime : / On n'est point criminel quand on punit un crime. » Euphorbe lui conseille de trahir Cinna pour obtenir Émilie : il affirme qu'il n'y a pas de morale en amour, et ajoute qu'il est probable que Cinna ne veut le meurtre d'Auguste que pour le remplacer. On saisit qu'Euphorbe énonce des raisons politiques seulement quand c'est nécessaire pour persuader son maître. (Par ailleurs, il est évident qu'Euphorbe ressemble à Livie qui refuse que la moralité transcende les désirs des gens qui sont une grande passion (l'amour ou l'ambition). Maxime résiste un peu au nom du bien-être des autres complices et surtout

d'Émilie. Euphorbe répond comme il peut à ses objections. Mais on saisit tout de suite que chez Maxime aussi les raisons politiques, républicaines sans aucun doute plutôt que monarchiques, sont un peu jouées. D'ailleurs, ce soupçon sera confirmé quand on le verra suggérer à Cinna de continuer dans son projet politique, alors qu'il a déjà décidé de le trahir à Auguste, si on peut trouver moyen de protéger ses amis et surtout Émilie.

Euphorbe est sans aucun doute le personnage machiavélien de la pièce, ou du moins celui qui paraît le plus machiavélien, ou bassement machiavélien. Tout lecteur de cette époque devait le saisir tout de suite. Il est un Grec rusé plutôt qu'un Romain honorable. Son prénom, grec, signifie *bien nourri*. Il appartenait à un géant tué par Zeus lors de la révolte des géants, mais aussi à un peureux qui est tué par Achille dans l'*Iliade*. Ceci est sûr : il n'est pas du tout un homme politique honorable ; il raisonne et cherche à influencer à partir de raisons de vie privée. Avoir la femme de sa vie exige la trahison de ses concitoyens et la chute définitive de la république ? Fort bien, cher Maxime, c'est la voie que je te suggère. Par ailleurs, je note qu'il dit quelque chose qui sera repris par Livie : il prétend qu'Auguste commence à pencher vers la clémence ; une fois les chefs punis, dit-il, une fois Cinna mis à mort, Auguste laissera les conjurés et donc Émilie sains et saufs.

Dans la suivante, Maxime et Cinna se parlent de nouveau : devant les bontés d'Auguste, Cinna doute de ce qu'il doit faire et Maxime suggère à Cinna qu'il devrait tenir bon et continuer son projet d'assassiner Auguste. Sur un plan, il est touchant de voir qu'une fois que les deux parlent d'Émilie et de la possibilité que Cinna puisse l'obtenir sans l'aide d'Auguste, les deux s'appellent tour à tour « ami ». En tout cas, Cinna livre encore et enfin le fond de son âme (ses hésitations entre

Auguste et Émilie). Maxime lui rappelle qu'il peut et qu'il doit agir au nom de la république et donc assassiner Auguste, et ce malgré ses *bontés*, et ce sans compter qu'il agit pour obtenir l'amour d'Émilie. Maxime laisse Cinna pour qu'il se prépare à parler à Émilie.

Cette scène est terrible : les amis sont des rivaux ; Maxime sait que Cinna lui a caché des choses ; il croit au moins possible que son adversaire amoureux puisse cacher aussi des intentions politiques véreuses. Et il semble lui parler à cœur ouvert, mais tout a changé et chaque mot qu'il lui dit est au moins double, et sans doute faux. « Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ; / Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude, / Et fut contre un tyran d'autant plus animé / Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé. / Comme vous l'imitiez, faites la même chose, / Et formez vos remords d'une plus juste cause, / De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté / Le bonheur renaissant de notre liberté. / C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ; / De la main de César Brute l'eût acceptée, / Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger / De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger. » Certes, il lui parle comme il a toujours parlé. Mais on sent qu'il a une autre idée en tête sans doute, une idée qui est née de ce qu'Euphorbe vient de lui dire. En un sens, Maxime reste cohérent : il ne change pas d'idée au sujet du meurtre d'Auguste, et surtout il ne change pas de discours. Mais on devine qu'à son tour, il pourrait ruser avec Cinna : comme le lui suggère Euphorbe, en le confortant dans le projet, il pourrait préparer sa dénonciation de son ami et de son collègue conjuré ; il lui faut un complot et surtout un chef du complot qu'il puisse échanger pour *séduire* Auguste et en fin de compte *mériter* Émilie.

Je note que Maxime continue de vouvoyer Cinna alors que l'autre est passé au tutoiement. En un sens, les

dernières paroles de Maxime peuvent être une trahison de plus : il suggère à Cinna qu'il veut se préparer à révéler à Émilie son indécision et sa tentation de respecter Auguste en raison de ses bontés. Il ne peut pas ne pas savoir que cela causera un conflit entre les deux : il connaît Émilie.

Dans la suivante, Cinna réfléchit sur les deux options qui sont devant lui. Il reconnaît qu'il a un devoir politique. Voici donc un nouveau monologue qui est comme le miroir de celui d'Émilie : c'est un nouveau dilemme cornélien, mais pour ainsi dire inversé. Mais il se dit tout ce qu'il doit à Auguste et comment son geste serait une trahison. « Mais je dépends de vous, ô serment téméraire, / Ô haine d'Émilie ! ô souvenir d'un père ! / Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé, / Et je ne puis plus rien que par votre congé : / C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ; / C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grâce ; / Vos seules volontés président à son sort, / Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort. / Ô Dieux, qui comme vous la rendez adorable, / Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable ; / Et puisque de ses lois je ne puis m'affranchir, / Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir. / Mais voici de retour cette aimable inhumaine. » À la fin, c'est son amour pour Émilie qui mène ; il fera ce qu'elle veut, mais il espère qu'il pourra lui faire changer d'idée. Mais la conséquence n'est-elle pas de penser et de représenter l'amour, en tout leur amour, comme une sourde lutte ?

Cette scène, qui se trouve précisément dans le centre de la pièce, est typique d'un héros cornélien : il hésite devant deux options, croyant que les poids sont égaux. Mais contrairement au héros cornélien typique, il décide de se tourner vers une autre, Émilie, pour qu'elle décide pour lui. Je note que Cinna lui applique l'adjectif *inhumaine* : c'est celui que Camille aurait appliqué à

Horace. Mais Horace est inhumain parce qu'il est patriotique (et aussi dominé par son père), alors qu'Émilie est bien moins pure dans ses intentions, puisqu'en un sens son patriotisme est d'abord une vengeance familiale, et qu'elle est minée par son amour pour l'individu Cinna et donc par son désir amoureux.

Dans la suivante, quand il explique ses hésitations à Émilie, celle-ci se met en colère : elle ne cédera jamais aux offres d'Auguste et surtout elle refusera d'être l'épouse de quelqu'un qui laisse vivre Auguste et n'acceptera jamais d'être donnée par lui à Cinna. (Elle ment au moins un peu, me semble-t-il, en cachant la force de sa passion.) Cinna lui rappelle que ce sont ses arguments qu'Auguste a acceptés pour continuer d'être empereur et donc pour persister comme empereur (ou tyran) et ainsi mériter d'être mis à mort par les conjurés ; il lui dit qu'il est encore prêt à mettre à mort Auguste. Mais il argumente en faveur d'Auguste en tant qu'empereur, répétant en gros les arguments qu'il a dit devant Auguste cette fois de bonne foi. Car il faut lire ce qu'il dit ici en pensant à ce qu'il a dit à Auguste. Pour le dire autrement, il ne l'appelle tyran qu'en ajoutant ces phrases assassines qui visent Émilie tyran en amour et par amour : « Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire, / Il faut affranchir Rome, il faut venger un père, / Il faut sur un tyran porter de justes coups ; / Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous : / S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes, / Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ; / Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés / Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés. / Vous me faites priser ce qui me déshonore ; / Vous me faites haïr ce que mon âme adore ; / Vous me faites répandre un sang pour qui je dois / Exposer tout le mien et mille et mille fois... » Il va de soi que Cinna peut exagérer un peu, mais il souligne que le monde politique et ses injustices

ressemblent étrangement au monde amoureux et les siennes.

Émilie le rejette et dit qu'elle lui a fait confiance et lui a donné la chance de tuer l'empereur par amour pour lui ; elle regrette de ne pas être morte en faisant la chose elle-même. Elle annonce qu'elle mourra toujours amoureuse de lui après avoir assassiné Auguste. À cette menace de se suicider s'il ne fait pas comme elle (qui semble bien être une manipulation, Cinna répond par une menace équivalente, qui est au moins une sorte de vengeance d'amoureux. « Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée, / Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant, / À mon crime forcé joindra mon châtement, / Et par cette action dans l'autre confondue, / Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue. / Adieu. » Suicidé contre suicidée, Cinna accepte enfin de faire comme elle veut, mais seulement par amour pour elle, tout en l'accusant d'être tyrannique et donc de la punir en tant que tyran. Il annonce cependant qu'il se suicidera parce qu'il croit injuste ce qu'elle lui fait faire. Le mot final de la scène est excellent, ne serait-ce parce qu'il rappelle qu'il y a à tout moment une sorte d'écho religieux, ou d'image religieuse, qui accompagne tous les discours moraux et politiques. Et que dire de la suggestion constante qu'Émilie est elle aussi un tyran, mais dans un registre. Corneille est diaboliquement habile, et rend ses personnages aussi rusés.

Il est clair, mais c'est peut-être vrai depuis le début, que Cinna n'a plus de raisons bel et bien politiques pour faire ce qu'il fait. Au fond, la première fois, il argumentait en faveur d'Auguste comme empereur pour pouvoir l'assassiner pour ainsi dire comme il faut ; cette fois, il répète les arguments en faveur de l'empereur pour calmer Émilie (et il semble bien les croire), mais il accepte à la fin de tuer le prince quand les arguments ne

donnent rien, et tout cela par amour pour Émilie. Le héros est bien ridicule, du moins sur le plan politique : il est un amoureux et non un grand politique ; il n'est pas Brutus, même si on le compare à lui.

Émilie au contraire demeure intransigeante, et même un peu plus en raison de la *lâcheté* de Cinna. Elle emploie des raisons politiques, ou du moins un langage politique. Mais il me semble que tout cela peut être de la frime, et, même surtout, un maquillage pour une colère amoureuse. En tout cas, elle lui cache tout à fait qu'elle-même hésite à l'envoyer assassiner Auguste par amour pour lui, Cinna.

Dans la dernière scène de l'acte trois, quand il a fui, Émilie envoie Fulvie pour s'offrir de nouveau à Cinna, mais quand il aura tué Auguste. En un sens, Émilie regrette ce qu'elle a dit et ce qu'elle a fait : elle est à deux doigts de céder devant Cinna ; elle tient à raviver son amour. Mais au tout dernier moment, elle maintient sa condition : il la gagnera si, et seulement si, il assassine Auguste. Encore une fois, et cela est clair depuis le début, Émilie est bien peu une femme politique, même si sa passion vise un homme politique.

Dans la première scène de l'acte quatre, Auguste réagit après avoir appris et compris ce qui s'est passé lors de la rencontre précédente ; Euphorbe parlant au nom de Maxime lui a révélé le complot et les mensonges de Cinna. Il annonce que par regret de son crime, Maxime s'est suicidé en se jetant dans le Tibre. Auguste regrette qu'il n'ait pas pu le gracier. Ce qui lui permet de focaliser sa colère sur Cina. « Quoi ? mes plus chers amis ! quoi ? Cinna ! quoi ? Maxime ! / Les deux que j'honorais d'une si haute estime, / À qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avois fait choix / Pour les plus importants et plus nobles emplois ! / Après qu'entre leurs mains j'ai remis

mon empire, / Pour m'arracher le jour l'un et l'autre  
conspire! / Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir, Et  
montre un cœur touché d'un juste repentir; / Mais  
Cinna! (Euphorbe) Cinna seul dans sa rage s'obstine, /  
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine; / Lui seul  
combat encor les vertueux efforts / Que sur les conjurés  
fait ce juste remords, / Et malgré les frayeurs à leurs  
regrets mêlées, / Il tâche à raffermir leurs âmes  
ébranlées. / (Auguste) Lui seul les encourage, et lui seul  
les séduit! / Ô le plus déloyal que la terre ait produit! /  
Ô trahison conçue au sein d'une furie! / Ô trop sensible  
coup d'une main si chérie! / Cinna, tu me trahis!  
Polyclète, écoutez.» Auguste réagit avec horreur et agit  
tout de suite pour punir Cinna, mais c'est l'homme trahi  
qui parle bien plus que l'empereur qui craint d'être  
renversé. Il faut tenir compte de ce détail. Au fond, il n'y  
a que Livie qui soit tout à fait un être froid et politique.  
Est-ce parce que c'était Octave ou l'homme privé qui  
parlait depuis le début? Ou est-ce parce que l'empereur  
a enfin quitté son rôle pour penser en individu? Les deux  
positions se défendraient.

Dans la suivante, qui est encore une fois un monologue,  
le troisième qui décrit une nouvelle figure du dilemme  
cornélien, Auguste réfléchit sur sa situation; il s'adresse  
aux dieux. Il se plaint du prix que le pouvoir absolu  
comporte à Rome. Mais, entrant en lui (et peut-être  
abandonnant le regard des dieux, ou reconnaissant  
qu'ils ne sont que le destin, comme il le dit) il reconnaît  
aussi qu'il a voulu ce pouvoir et qu'il mérite en un sens  
les trahisons dont il est la victime. Il se remet sous le  
regard du ciel et se dit qu'il pourrait s'abandonner à cette  
vengeance juste. Puis, en pensant aux mensonges de  
Cinna qui l'a encouragé à garder le pouvoir, il refuse de  
pardonner. Mais il décide qu'après avoir puni Cinna, il  
devrait se suicider parce que le pouvoir est trop



dangereux et la vie est sans intérêt, parce qu'elle est sans ami. À la fin, il dit qu'il est encore irrésolu.

Auguste raisonne en homme privé déçu. Mais il agira une dernière fois en empereur pour ensuite redevenir homme privé et même pour mourir. Je note qu'il passe alors du *nous* royal ou impérial au *je* bien personnel. Puis quand il décide de se suicider après la mise à mort de Cinna, il s'appelle Octave. S'il est bel et bien irrésolu à la fin, il faut croire que le dernier *nous* qu'il dit prouve qu'il pense encore en empereur, mais un empereur qui se venge en individu trahi. En tout cas, sa décision n'est pas encore prise, pas tout à fait ; il peut encore entendre au moins un peu ce que lui dira la politicienne émérite, Livie.

Dans la suivante, Livie apparaît pour conseiller Auguste, qui dit être dépassé et incapable de penser pour lui-même. (Au fond, cette scène est semblable à celle de l'acte deux, quand Auguste cherchait un conseil de ses deux amis. C'est donc une scène miroir, une autre, dans l'œuvre de Corneille. Mais par-delà le fait esthétique, on peut chercher à en saisir le sens, disons, moral. Par exemple, la relation entre la femme, Livie, et l'homme, Auguste, est-elle plus vraie, plus authentique, mais aussi plus efficace que la relation entre le prince et ses conseillers ?) Qu'il le lui ait demandé ou non, elle détaille les échecs successifs de la méthode dure et lui suggère une autre tactique. (Cela ne signifie pas qu'Auguste n'a employé que la méthode dure, puisqu'il est clair qu'il a aussi employé la méthode douce, ou séduisante, ou marchande en donnant de l'argent et un statut social à Émilie et du pouvoir à Cinna et à Maxime. Mais la méthode que suggère Livie est-elle une pure et simple reprise, une répétition de cette méthode ? On pourrait prétendre, je suis prêt à suggérer que sa méthode est nouvelle. En tout cas, il insiste pour dire que ce qu'elle

suggère est autre chose que ce qu'elle a suggéré auparavant.)

Quoi qu'il en soit, Auguste refuse d'écouter ce qu'elle propose et projette de rendre à Rome sa liberté du fait de son retrait de la politique, comme l'a fait Sylla. Livie lui dit qu'il se berce d'illusions et qu'il commettrait ainsi des erreurs pratiques, politiques et personnelles. Auguste renchérit et prétend qu'il serait prêt à mourir. Lorsque Livie proteste qu'il est alors lâche, il suggère même qu'il a été guidé pour ainsi dire contre son gré par les conseils de Livie, soit de garder le pouvoir. À quoi, Livie répète qu'il s'illusionne s'il croit qu'il pourra vivre en sécurité comme l'a fait Sylla, soit en abandonnant le pouvoir. Auguste rétorque que Livie prétend pour ainsi dire régner sur Rome par personne interposée. Quand il l'a quittée, Livie répète la solution qu'elle préconise et court après Auguste pour le convaincre qu'elle a raison.

Si ce qu'Auguste dit à Livie est vrai, on doit conclure qu'il était tout à fait sincère lorsqu'il demandait à l'acte deux des conseils à Cinna et à Maxime. Mais on pourrait aussi penser qu'il est bouleversé et tout à fait sans moyen depuis qu'il a appris que Maxime et Cinna complotent contre lui malgré la confiance qu'il leur a montrée, et qu'il perd de vue la ruse de l'acte 2. Quoi qu'il en soit, ici, c'est Livie qui garde le sang-froid, et le sens froid, ou encore c'est elle qui mène : elle est une égérie.

On pourrait conclure qu'en poursuivant Auguste Livie aura gain de cause et le convaincra. En tout cas, à ce moment de la pièce, elle est la seule qui incarne la position politique pour ainsi dire pure : elle ne parle pas des dieux ; elle ne parle pas de la république ; elle ne parle que du pouvoir impérial et de sa défense.

Dans la suivante, Émilie dit qu'elle est sereine face à la nouvelle que Cinna devra se présenter devant Auguste. Fulvie lui explique comment l'ordre est venu, alors qu'elle avait ranimé l'espoir amoureux de Cinna ; mais elle ajoute qu'Auguste a fait arrêter les affranchis de Maxime et de Cinna. À cela, Émilie réagit en se disant qu'elle devrait craindre pour tout le monde, qu'elle croit que le complot est éventé, mais qu'il semble que les dieux lui accordent la sérénité pour qu'elle affronte la mort avec courage. Encore une fois, les dieux font pour ainsi dire leur entrée dans le discours. Mais ce ne sont pas des dieux politiques, faut-il ajouter.

Il y a ici bel et bien une sorte d'inhabileté artistique à faire suivre la scène d'Émilie et de Fulvie tout de suite après celle de Livie et d'Auguste, et ce d'autant plus qu'on doit changer de lieu en plein milieu de l'acte pour la première fois de la pièce. (Corneille a eu l'honnêteté de la souligner.) Le malaise est léger, mais il existe.

Je note qu'encore une fois un des personnages (Maxime, Cinna et Auguste en font autant) se tourne vers les dieux quand il exprime son désarroi et son indécision. Il me semble que Livie est bien moins pieuse. Pourtant à la fin, elle entendra des voix. Au fond, je ne crois pas en sa piété qui est trop politique.

Dans la suivante, arrive Maxime qui offre à Émilie la possibilité de s'échapper avec lui et d'éviter la punition d'Auguste qui la menace. Émilie dit qu'elle ne veut pas lui survivre même pour mieux attaquer Auguste. Quand il s'offre à Émilie pour devenir son amant en remplacement de Cinna, Émilie le rejette, suggère qu'il a tout manigancé et part se retrouver devant Auguste pour mourir.

Maxime ment ou se trompe quand il dit qu'Euphorbe a prétendu que son maître s'était jeté dans le Tibre pour le protéger après avoir été arrêté. Cela est arrivé bien avant, et il doit le savoir. On comprend pourquoi il mentirait ici : c'est pour se dédouaner et mieux séduire Émilie. Il est clair qu'il en fait autant quand il dit qu'Auguste sait déjà qu'Émilie est du complot. La raison de cet autre mensonge semble être la même. Mais surtout ne voit-on pas une sorte de machiavélisme amoureux en action ? Si on peut prétendre qu'Euphorbe est un fourbe et si on sait qu'il a menti à Auguste, que dire alors de Maxime ici ?

Dans cette scène, Émilie cesse de se mentir ou change d'orientation existentielle : ce n'est pas la politique, ni même la vengeance familiale qui la définit ; elle ne veut pas survivre à Cinna parce qu'elle ne peut pas vivre sans lui. Aussi quand elle invite Maxime à mourir avec elle, ce n'est pas parce qu'ils seraient découverts en train de comploter contre Auguste, mais parce qu'il faut mourir en héros comme Cinna.

« (Émilie) Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter : Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre. / (Maxime) Il vous attend chez moi. (Émilie) Chez vous ! (Maxime) C'est vous surprendre ; / Mais apprenez le soin que le ciel a de vous : / C'est un des conjurés qui va fuir avec nous. / Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive ; / Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive. / (Émilie) Me connois-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis ? / (Maxime) En faveur de Cinna je fais ce que je puis, / Et tâche à garantir de ce malheur extrême / La plus belle moitié qui reste de lui-même. » C'est au moment où Maxime offre à Émilie de s'échapper avec lui qu'elle cesse de le vouvoyer pour le tutoyer : il me semble clair que cela n'est pas tant un passage à l'intimité qu'un signe de

son mépris. Ou encore, le passage à l'intimité se fait sur le ton du mépris.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Maxime revient sur ce qu'il a fait et sur la honte qui s'attachera à ses trahisons en succession. Il jette le blâme sur Euphorbe. Cette insistance sur Euphorbe et ses mensonges, cela me fait penser qu'il y a un autre menteur, ou plutôt une menteuse, qui est autrement plus efficace que cet esclave d'origine grecque, et c'est Livie. Je note au moins ceci : le mensonge d'Euphorbe est assez audacieux sans doute, mais il est sujet à un danger énorme ; on découvrira tôt ou tard et avec facilité qu'il a menti et il risque beaucoup en mentant. Par opposition, la vision que rapportera Livie n'est pas susceptible d'un démenti semblable.

Euphorbe est le partisan de machiavélisme, ou encore c'est une sorte de grec rusé, mais immoral et bas. Il est rejeté par Émilie et Maxime et puni par Auguste. Mais il est possible qu'il soit pour ainsi dire enveloppé dans une ruse plus générale, qu'elle soit celle d'Auguste ou du moins de Livie qui a convaincu Auguste. C'est sans doute ainsi que Napoléon comprenait la pièce, et même l'intention secrète (et mal comprise à la limite) de Corneille.

Il est remarquable comment ces deux personnages, Émilie et Maxime, parlent des dieux : leur action est courageuse sans doute, mais elle est au moins en partie fondée sur une sorte de piété romaine. En tout cas, quiconque voudrait y voir une sorte de christianisme ou prétendre qu'il y a là une image du christianisme irait vite en affaire. (Et il y en a pour le faire.) Il n'en reste pas moins qu'ils rejoignent ainsi les remarques d'Auguste qui lui aussi parlait des dieux. Tout cela prépare la scène ultime où Livie enveloppe tout dans un rituel religieux et

donc appuie les conclusions sur la volonté des dieux romains. Je signale que Livie n'a pas parlé des dieux dans l'acte quatre.

Dans la première scène de l'acte cinq, Auguste rencontre Cinna, mais en lui imposant de l'écouter jusqu'à la fin sans réagir et sans dire un mot. Il dresse la liste des bienfaits qu'il lui a accordés alors qu'il faisait partie de ses ennemis, que ce soit par naissance et même par acte. Quand il lui révèle qu'il sait qu'il veut l'assassiner, Cinna essaie de répondre en niant. Mais Auguste le fait taire. Il explique le complot dans le détail et montre comment il ne donnera pas le résultat escompté, soit moins la liberté et la prospérité de Rome que le pouvoir impérial pour lui Cinna. Lui rappelant que lui-même avait argumenté en faveur du régime impérial, Auguste lui dit qu'il n'est pas de taille à occuper le poste qu'il désire : il n'est grand et admiré que parce qu'il est soutenu par Auguste ; s'il assassine Auguste, il sera tout de suite attaqué par les grands de Rome qui voudront prendre sa place. Cinna accepte d'être assassiné par Auguste en revendiquant le droit de s'être attaqué aux Césars par vengeance familiale. Auguste lui demande de choisir sa mort.

Quand Auguste parle à Cinna, il ne le vouvoie pas comme dans l'acte deuxième.

Il est remarquable que quand Cinna se justifie, il le fait au nom des siens : il ne prétend pas qu'il pense à la liberté ou la prospérité romaines. C'est encore la même vérité existentielle qui dément ses discours politiques.

Dans la suivante, arrivent Livie et Émilie. Auguste apprend d'elles qu'Émilie est la raison pour laquelle Cinna veut s'attaquer à Auguste. Auguste la blâme, et elle se justifie, elle aussi, au nom de la vengeance familiale. Livie prétend qu'Émilie en veut à Octave

(l'homme particulier) pour un crime contre son père (un autre particulier). « (Livia) C'en est trop, Émilie arrête, et considère / Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père : / Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur, / Fut un crime d'Octave, et non de l'Empereur. / Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne, / Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne, / Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis, / Le passé devient juste et l'avenir permis. / Qui peut y parvenir ne peut être coupable ; / Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable : / Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main, / Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain. / (Émilie) Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre, / Je parlois pour l'aigrir, et non pour me défendre. / Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas / Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ; / Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres. / Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ; / Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger, / Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger. » Mais, prétend-elle, Auguste n'est pas Octave et Émilie ne peut pas prétendre avoir droit à la vengeance pour la mort de son père en s'attaquant à la personne de l'empereur. (Il me semble que Livie raisonne comme Euphorbe, en ce sens qu'elle prétend que ce que le bon sens reconnaît comme crime ne l'est plus quand la situation (politique ou amoureuse) demande un crime.) D'ailleurs, par sa réponse, Émilie se campe tout à fait dans le camp de la vie privée : elle ne prétend pas qu'Auguste n'est pas le maître politique légitime.

Pour sa part, Cinna prétend que son désir d'assassiner Auguste est indépendant de l'influence d'Émilie, mais qu'il s'est servi de son projet pour l'obtenir. Cela me semble un mensonge, un autre, mettons cette fois un mensonge généreux ou amoureux. Après avoir débattu de leurs positions relatives dans le complot, Émilie tranche en disant qu'ils sont égaux dans la trahison, et

amoureux par là. Auguste annonce qu'il est d'accord avec cette conclusion et donc avec les deux : il les fera mourir ensemble.

L'interprète de l'édition GF prétend que Livie ne fait pas un raisonnement machiavélique, mais qu'au contraire, elle exprime une interprétation assez chrétienne. Cela me semble loufoque, au mieux : le christianisme n'a aucun rôle à jouer dans cette pièce, et c'est supposer que Corneille est inconscient de la différence entre les deux religions et qu'il ne se rend pas compte qu'un tel mélémélo théologique serait invraisemblable sur le plan esthétique et faux sur le plan de la vérité historique. Pour le dire autrement, ce genre de remarque me semble d'une paresse intellectuelle honteuse.

Encore une fois, sous le coup de l'émotion, Auguste en appelle aux dieux qu'il trouve bien cruels. Il me semble qu'il y a là un signe qu'il est faible en ce moment. Ce qui veut dire que Livie est le seul personnage qui est tout à fait solide, et qu'elle est toujours sur le monde du calcul politique. Si elle en appelle au Ciel (et elle le fait quand elle répond à Émilie et plus tard dans la scène finale), c'est pour justifier les crimes d'État et placer les décisions politiques sur un autre plan que celui de la morale ordinaire, et pour confirmer par l'autorité céleste le moyen politique dont elle faisait l'apologie (la clémence d'Auguste, comme le veut le sous-titre).

Dans la dernière scène de la pièce, arrive Maxime qui détrompe Auguste : loin d'être le conjuré repentant qui a sauvé l'empereur, il a tout fait (participer au complot et trahir son ami conjuré) par amour d'Émilie et surtout qu'il n'a pas voulu sauver l'empereur. En entendant cela, Auguste bascule : il pardonne à tous par un acte qu'il revendique comme tout à fait sien. (Cela est au moins un peu un mensonge.) Il pardonne à tous trois après avoir



voulu mettre à mort au moins Émilie et Cinna. Il faut donc croire que la révélation de Maxime a un effet tout particulier. Pourquoi? Est-ce en raison de l'effet cumulatif? Est-ce parce que chaque fois qu'il annonce une punition une autre personne arrive sur scène pour lui apprendre qu'il est menacé? En tout cas, il me semble que le fait que Livie soit présente sur scène (et qu'elle ait amené avec elle Émilie) joue un rôle.

Les convertis de la religion augustinienne se suivent. Émilie se rend en prétendant qu'elle est transformée par le ciel, puis Cinna et Maxime font à peu près de même. Il faut donc en un sens insister sur la dimension religieuse de cette transformation, et c'est ce qui arrive. « Ce n'est pas tout, Seigneur : une céleste flamme / D'un rayon prophétique illumine mon âme. / Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ; / De votre heureux destin c'est l'immuable loi. / Après cette action vous n'avez rien à craindre : / On portera le joug désormais sans se plaindre ; / Et les plus indomptés, renversant leurs projets, / Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ; / Aucun lâche dessein, aucune ingratitude / N'attaquera le cours d'une si belle vie. » À la fin, Livie, inspirée, prophétise la solution finale du conflit et la déification de l'empereur et de Rome. Mais elle signale aussi que ce qu'approuve les dieux (enfin selon l'inspiration qu'elle vient de sentir) a comme fondement une action humaine bien précise, soit celle qu'elle recommandait. Et Auguste annonce des sacrifices religieux qui incluront ou incarneront cette inspiration religieuse.

Il me semble qu'on pourrait fort bien lire le texte comme le fait Napoléon. Les aveux successifs de Cinna, d'Émilie et de Maxime acculent Auguste à la seule solution possible : il ne peut pas quitter le pouvoir sans quitter la vie ; mais la méthode dure ne peut pas marcher non

plus, même quand elle est accompagnée de douceur ; il ne lui reste plus qu'une dernière tactique, celle que lui a suggérée Livie, un pardon général et la prétention qu'il est un roi bon et débonnaire, et non un tyran qui assassine et qui récompense les traîtres à la république. C'est ce qu'il fait. Quand Livie prophétise, prétend-elle, elle ajoute que ce que fait Auguste est le résultat d'un art pour ainsi dire divin ou providentiel. D'ailleurs, elle annonce une sorte de théophanie : Auguste est en train de devenir un dieu.

On trouve les vers 1703-1704 comme problématiques : Auguste ne peut pas croire qu'il sera l'ami de Cinna ; mais les vers sont tout à fait justes si on les voit comme l'expression de cet *acculement* à une tactique qui cache la vérité des choses et la transforme pour ainsi dire en son contraire.

La transformation finale d'Émilie est faite par le ciel, dit-elle. Mais ce ne peut être que par un ciel et donc des dieux païens. On peut sans aucun doute amalgamer le ciel païen et le ciel chrétien, puisqu'il y en a qui le font. (Voir plus haut.) Mais on peut aussi relativiser l'un par l'autre et prétendre qu'il y a là une sorte d'explication humaine, trop humaine, mais théologisée par défaut, d'une décision bien humaine. De plus, on pourrait lire cette pièce non pas comme une sorte de préfiguration de la transformation religieuse de la pièce suivante (soit le passage d'une Rome païenne et polythéiste, où le politique domine sur le théologique à une Rome chrétienne et monothéiste, où le théologique devient aussi puissant que le politique), mais comme un avertissement au sujet de la conversion à venir et de sa validité ou de sa vérité. Quiconque ne le voit pas se rend sourd aux derniers vers de Livie qui décrivent un Auguste devenu dieu, par la volonté de Rome, soit par la décision des êtres humains pris dans l'histoire et non

par une Providence omnisciente et toute-puissante. Ne pas saisir la différence en raison d'une ressemblance pieuse est fort intéressant sur le plan de la psychologie des lecteurs, mais à peu près, ne pas le voir est nul sur le plan herméneutique.